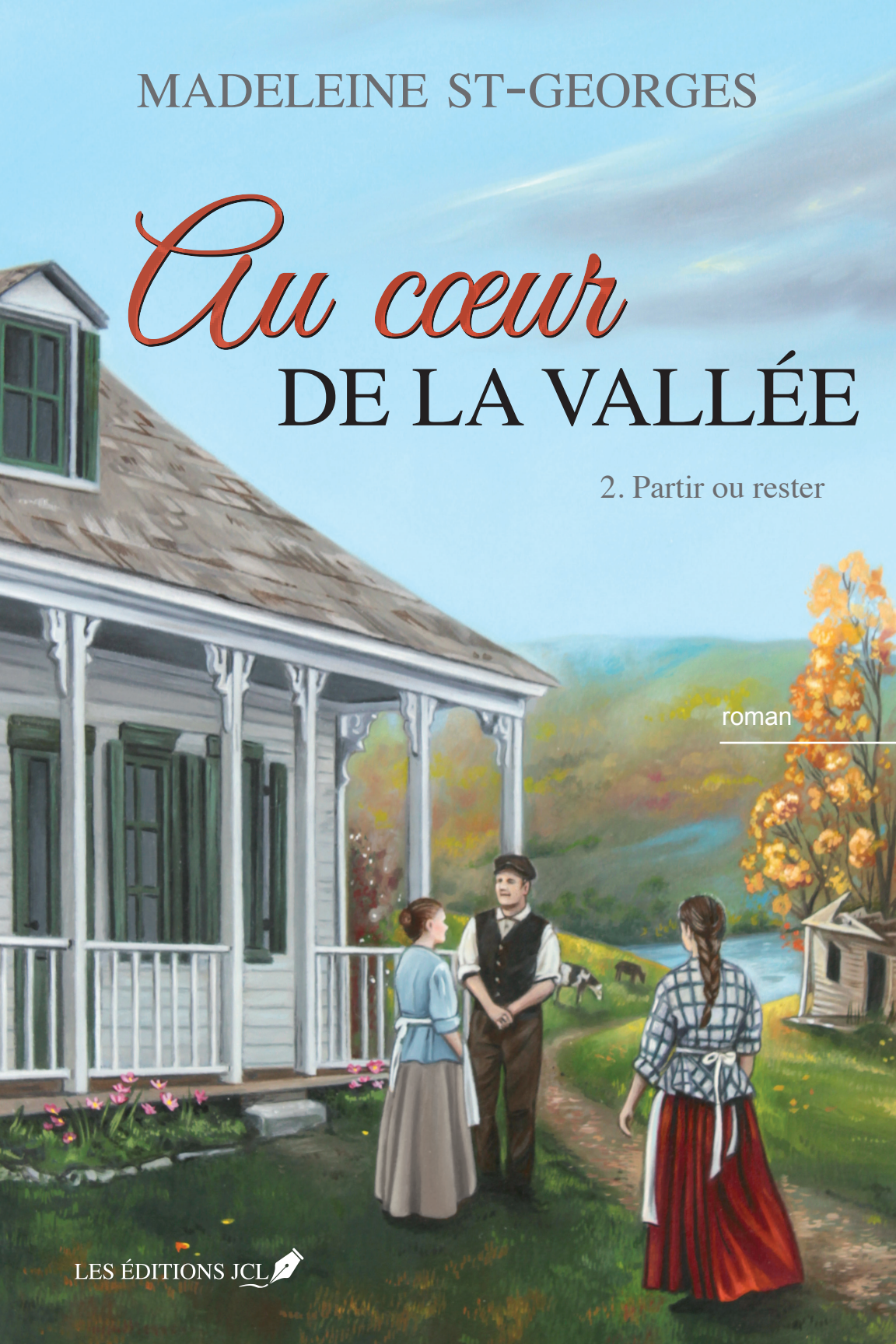
MADELEINE ST-GEORGES

# Au cœur DE LA VALLÉE

2. Partir ou rester

roman



LES ÉDITIONS JCL

# *Au cœur*
# DE LA VALLÉE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

St-Georges, Madeleine, 1950- , auteure
Au cœur de la vallée / Madeleine St-Georges
Sommaire : tome 2. Partir ou rester
ISBN 978-2-89431-606-1 (vol. 2)
I. St-Georges, Madeleine, 1950- . Partir ou rester. II. Titre.
PS8637.A465A9 2018 C843'.6 C2017-942505-6
PS9637.A465A9 2018

© 2018 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Sybiline

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

*Édition*
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

*Distribution au Canada et aux États-Unis*
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*
DNM
librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*
SERVIDIS/TRANSAT
servidis.ch

*Suivez Les éditions JCL sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

MADELEINE ST-GEORGES

# Au cœur DE LA VALLÉE

2. Partir ou rester

LES ÉDITIONS JCL

De la même auteure
aux Éditions JCL

*Au cœur de la vallée*

1. *Rivalités et conséquences*, 2018

*À Gilles, Liliane, Claude et Rita*

*Partir, c'est mourir un peu.*
*Mais rester, est-ce vivre ?*

# XAVIER

# 1

# 1870

L'homme rôdait à la brunante, essayant de camoufler sa silhouette rabougrie sous une redingote informe. Une casquette à rayures rabattue sur son visage barbu laissait s'échapper des mèches de cheveux filasse. Le souffle court et l'œil véreux, il avançait à pas coulants sous un ciel lourd de nuages qui tardaient à perdre leurs eaux. Ignorant la menace d'un orage imminent, le maraudeur se redressa trois fois pour sectionner la broche qui retenait le bétail à l'intérieur de l'enclos, avant d'inciter les animaux à se faufiler par cette brèche.

Au mieux, les moutons s'éparpilleraient dans la nuit pour saccager la récolte de Xavier. Au pire, ils courraient aveuglément vers le ravin pour débouler dans la rivière. Edmond Desalliers laissa glisser un rire fielleux entre ses dents ébréchées. Il n'en était pas à sa première intrusion chez Gendron, mais cette fois, il aurait sa revanche sur celui qui l'avait humilié en lui bottant les fesses devant tout le village. Le garçon négligeait le fait que le pionnier l'avait surpris s'introduisant dans sa maison au soir d'un charivari particulièrement débridé. Edmond n'était pas le seul habitant de Notre-Dame-de-la-Rivière à souhaiter la ruine du vendeur de whisky.

Carrure masculine, visage dur et désenchanté sur lequel pas même un sourire n'osait s'accrocher, la Lyonnais était reconnue pour son endurance physique et son impulsivité. La femme avait

un jour affronté un taureau armée d'une fourche pour protéger sa benjamine qui s'était aventurée dans le pré où pacageait l'énorme bête. À quarante ans, Anita fauchait et bûchait aussi bien qu'un homme, trayait les vaches et saignait les cochons comme son père le lui avait appris.

Lorsqu'elle surgissait à l'improviste au débit de boisson pour ramasser son mari comme une vulgaire poche de grains, personne ne se mettait en travers de son chemin. D'un caractère trempé, plus entêtée qu'un mulet, elle commandait la réserve à défaut du respect.

Or, Anita Lyonnais supportait difficilement qu'Aimé traîne à la buvette à Gendron sans qu'elle puisse le ramener énergiquement à la maison, comme avant. Avant…

Lors du chahut organisé dans le but d'intimider Xavier, la mégère avait, à l'insu de tous, mis le feu à la maison du colon et à sa buvette. Plus tard, forte de son impunité, elle avait malencontreusement dévoilé son macabre secret à Aimé un soir de colère. Depuis, il la menaçait de la livrer au shérif si elle ne le laissait pas libre de ses allées et venues. Prise à son propre piège, elle était contrainte de se soumettre, du moins en apparence. Elle furetait régulièrement sur le lot de Gendron, dans l'espoir de le prendre en faute et ainsi recouvrer la mainmise sur son incorrigible époux.

En se refoulant dans le champ de blé pour échapper à l'attention d'Edmond Desalliers, Anita réalisa soudain qu'elle était coincée entre la colline et le bétail, qui fonçait dans sa direction. Elle secoua vivement les hautes tiges et grogna pour effrayer les bêtes, oubliant dans son énervement qu'on pourrait découvrir ses intentions malveillantes et, qui plus est, en informer son mari.

* * *

Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue, ce sont ces moments d'apaisement où le malheur cède la place à quelque chose

de plus fort que la résignation, de plus noble que le défaitisme. En proie à la souffrance, certains se renfrognent et deviennent aigris, d'autres grandissent. Après le suicide de Délia et la mort absurde de Clémence, sa deuxième épouse, une agréable embellie s'était déployée sur l'horizon de Xavier.

Il allait se mettre au lit en songeant à Célestine, sa fille, sa fierté, et il se serait volontiers confessé d'un grave péché d'orgueil, s'il avait fréquenté la chapelle. Mais Oscar Languedoc et le pionnier n'avaient pas la même conception des Évangiles.

L'un voyait dans son sacerdoce un raccourci vers le ciel, glorifiant l'étroitesse d'esprit des bégueules et réfutant tout ce qui allait à l'encontre de ses propres règles. L'autre pratiquait sa religion au quotidien, en aidant les colons nécessiteux et en évitant les querelles stériles.

* * *

Intrigué par des bêlements insolites, Xavier se leva de son lit pour jeter un coup d'œil par la fenêtre.

— Enfer et damnation !

Le bétail courait vers le ravin. Il enfila prestement son pantalon, sa chemise et ses bottes. En sortant de sa chambre, il faillit se heurter à Olivier Jalbert. Le jeune homme fit le même constat que son patron :

— Y s'passe quelque chose de pas normal dans le pacage.

— Allons y voir, le pressa Xavier.

Entre-temps, le bélier de tête avait fait demi-tour, effarouché par la femme aux allures d'épouvantail, et les moutons allaient piétiner la récolte de céréales. Canalisant leurs efforts pour rattraper les bêtes avant qu'elles ne causent des dégâts irréparables, Xavier et Olivier ne virent pas Anita, planquée sous une charrette.

Recroquevillée sous son abri précaire, elle attendait le moment propice pour courir chez elle. Quant à Edmond Desalliers, il était déjà loin.

Il leur fut relativement aisé de rediriger les agneaux et les brebis vers le clos. Les porcs, les vaches et leurs veaux englués de sommeil n'avaient pas daigné le quitter, préférant leur quiétude à l'aventure nocturne.

* * *

— J'connais pas un animal qui peut couper une clôture de cette manière, commenta Xavier en l'examinant de plus près… À part un animal à deux pattes.

Indifférent à la pluie qui ruisselait sur ses cheveux blancs, il scruta la plaine vide, tandis que la foudre grondait derrière les nuages.

— Ce qui m'étonne, c'est que le troupeau a viré de bord au lieu de continuer vers la falaise, dit le pionnier en se grattant le front de son pouce replié. Pourquoi ?

— Quelque chose ou quelqu'un a dû l'effaroucher ! suggéra Olivier.

— Ce quelqu'un ! grogna Xavier, l'œil sévère, j'finirai bien par lui mettre le grappin dessus. En attendant, merci, Olivier, pour ton coup de main. J'aurais jamais pu y arriver tout seul !

Le garçon de dix-sept ans au visage doux et aux yeux clairs travaillait pour Xavier depuis cinq ans. Il était le fils que Xavier n'avait jamais eu et celui-ci le traitait comme tel.

Tandis qu'ils rafistolaient la clôture, Célestine dormait à poings fermés au rez-de-chaussée de la maison de pension de son père. Venu du fond de la nuit, un hurlement de femme ralentit un instant sa respiration. Chimère ou réalité, ces braillements ne perturbèrent pas pour autant son sommeil. Venant d'une enfance

secouée par de funestes événements, elle s'était fait une carapace pour se protéger contre les avanies de la vie. Griffée au cœur par l'absurde et l'infamie, elle fuyait la réalité en dormant, pelotonnée dans cet univers feutré où le mal n'existait pas.

Au réveil, elle s'ébroua vigoureusement, sentant intuitivement qu'il y avait dans la vie autre chose que des drames.

Et si l'être humain avait été créé pour aimer, rire et aimer encore, non pas pour pleurer les péchés de ses aïeux et expier la faute originelle jusqu'à la fin des temps. Elle ne finirait pas comme sa pauvre mère. Pas question !

Ses boucles brunes sautillaient sur ses épaules lorsqu'elle se présenta au petit-déjeuner, déjà de belle humeur. Perspicace et enjouée, Célestine étonnait son père par ses sages réflexions. Mais c'est quand elle fredonnait des airs d'une autre époque que montaient en lui tous les courages. C'est pourquoi il s'évertuait à lui ménager un présent exempt de soucis et un futur confortable.

* * *

Avec Olivier Jalbert et Barthélémy Séguin, Xavier avait défriché un second lot. Son dépôt de marchandises et sa nouvelle buvette lui assuraient d'intéressantes rentrées d'argent, son élevage de bétail lui garantissait des revenus considérables et ses terres à l'abri des vents du nord seraient parmi les plus productives du canton.

— En même temps que l'avoine, j'ai pensé semer du seigle et du trèfle. Ainsi, on pourra nourrir nos animaux en sauvant de l'argent sur le voyagement ; ce qui représenterait des économies équivalant à quatre ou cinq allers-retours en ville.

— On aura des surplus, calcula mentalement Olivier.

— Ça pourrait servir à d'autres ! fit remarquer Barthélémy.

— C'est exactement là où j'veux en venir, dit Xavier. Non seulement on économiserait sur les frais de transport, mais on ferait un petit bénéfice en vendant nos surplus. Et les colons de la vallée payeraient leurs grains moins cher que ceux qu'on importe de la ville.

Ce qui ne plairait guère à Albert Arpin, le marchand général de Notre-Dame-de-la-Rivière, lequel voyait en Gendron un concurrent à briser. Edmond Desalliers, son commis, avait promis d'y contribuer.

* * *

Lorsqu'ils s'attablèrent à la buvette le lendemain, les ouvriers ne manquèrent pas d'interroger le patron :

— Dis-moi donc, Xavier, qu'est-ce qui s'est passé dans ton champ ? le questionna Beau Blanc.

Xavier resta silencieux, mais Baillargeon insista :

— Ouais. Qui c'est qui a taponné ton foin comme ça ? L'orage d'hier était pourtant pas si violent.

— Un drôle s'est amusé à taillader ma clôture. Les moutons se sont éparpillés icitte et là, expliqua Xavier.

— Qui a ben pu faire une chose pareille ? s'indigna Médard Langlois, sympathique rondouillard qui aimait rire autant que cuisiner.

— J'ai mon idée là-dessus, dit succinctement Xavier, qui avait trouvé une casquette à rayures brunes en arpentant son lot le matin même.

*Pas nécessaire d'en faire écho*, songea le pionnier, en maugréant d'une voix sourde :

— Un de ces jours, y en a un qui va se retrouver avec du plomb dans les fesses.

Surpris par le ton qu'avait employé Xavier, d'ordinaire si flegmatique, tous se passèrent de commentaires et les conversations dévièrent vers un sujet autrement plus réjouissant.

Joseph Lajeunesse venait d'annoncer qu'il aurait besoin de main-d'œuvre supplémentaire au moulin à scie. Grand, d'allure un peu raide, mais juste et équitable envers les ouvriers, le surintendant de Léon Bonin vivait à Notre-Dame-de-la-Rivière depuis sa fondation et on ne lui connaissait pas d'histoire de cœur. Il gérait efficacement les bâtisses construites par la Société de colonisation et était responsable de faire régner l'ordre au village. Aussi avait-il le pouvoir d'emprisonner toute personne qui contrevenait à la loi. Une étroite cellule dans la cave du moulin à scie faisait office de prison. Les délinquants y étaient incarcérés en attendant leur transfert à Sainte-Marie, mais s'il jugeait le délit suffisamment sérieux, Jos les expédiait directement à Montréal. Il suffisait qu'il paraisse avec sa casquette de travers sur ses cheveux poivre et sel pour que l'animosité retombe et que les fauteurs de troubles rentrent dans le rang.

De nouvelles familles s'annonçaient et la demande de bois de sciage n'était pas prête à ralentir. La pérennité de la colonie semblait assurée. Parmi les nouveaux arrivés, il y avait Adélard Rivard.

— Le fils de Georges ?

— Lui-même, confirma Baillargeon. Les affaires sont bonnes ! On peut se permettre d'avoir un maçon à plein temps dans la vallée.

* * *

— La colonie s'est vraiment bien développée depuis sept, huit ans ! s'était étonné Adélard. C'est à peine si j'reconnais la place !

— Vous êtes pas le seul surpris, répondit le grand Jos. Personne envisageait un développement aussi rapide. Pas même le curé Bonin.

Orphelin de mère, enfant unique, le garçon reprenait les gestes et les attitudes de Georges à longueur de journée. « Son père tout recopié », comme se plaisaient à commenter ses compagnons de travail. Yeux verts ourlés de longs cils, visage hâlé, menton carré, mêmes cheveux noir corbeau, carrure de marbre, large cou engoncé dans son col de chemise de toile, même aisance. Il ne gesticulait pas pour rien et parlait peu. Adélard avait quinze ans lorsqu'il avait accompagné son père pour la première fois en 1862. Croyant le faire rougir, les ouvriers l'avaient éclaboussé de leurs plaisanteries grivoises. Mais le garçon avait répliqué sans ciller que des créatures, il en avait déjà eu des dizaines. Il mentait à peine. À Montréal, les cocottes de madame Julie qui l'avaient initié à la bagatelle le trouvaient si mignon qu'elles lui accordaient leurs faveurs gratuitement, pendant que son père se payait la plus jolie.

Après que Georges se fut noyé accidentellement en assurant le transport de la glace découpée sur la rivière gelée, son fils s'était éloigné de la vallée, oubliant ses amourettes bucoliques pour se fondre dans les rues de la ville, là où s'égaraient les amants inconstants.

Aujourd'hui âgé de vingt-trois ans, il allait d'une bourgade à l'autre au gré des contrats de maçonnerie, ce qui convenait parfaitement à sa nature vagabonde, de corps et de cœur. Marin sans autre gouvernail que son propre plaisir, il n'en négligeait pas pour autant son travail et fréquentait rarement la buvette. Il s'accordait des loisirs plus polissons ; tels une visite courtoise à l'ardente Gertrude Blanchard, une pause sensuelle dans les bras de la veuve Côté ou un flirt discret avec la cadette du meunier, laquelle croyait, avec la naïveté de ses seize ans, qu'il n'était revenu que pour elle.

* * *

Depuis l'adoption de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique en 1867, traité qui confirma la naissance d'un nouveau pays, les élus canadiens priorisaient leurs ambitions politiques et négligeaient les cantons éloignés, qui ne représentaient pas un poids suffisamment important dans la balance électorale. Aussi, malgré les démarches répétées de Léon Bonin et de Théophile Leblanc, le Département de la Colonisation n'avait pas renouvelé les subsides pour l'entretien du chemin menant de l'autre côté des montagnes.

— Faut pas trop compter sur le gouvernement par les temps qui courent, commenta Langlois à la buvette.

— Loin des yeux, loin du portefeuille, statua Baillargeon.

— Ils peuvent le garder, leur argent ! lâcha Lyonnais. On peut s'en passer.

— Ouais ! Y vaut mieux rester maître dans sa maison, brailla Blanchard.

— Tu vas pas m'dire que ta belle Gertrude fait tes cinquante-six volontés à longueur d'année ? rigola Beau Blanc.

— Oui, monsieur ! Pis quand ça fait pas… vlan !

Tandis que ses compagnons devisaient sur la vie, le travail et les femmes, Aimé Lyonnais avalait son whisky à petites gorgées, gardant pour lui ce que sa femme avait laissé échapper la veille. Même si ses ragots risquaient de lui porter préjudice, Anita n'avait pu tenir sa langue :

— Edmond Desalliers rôdait encore chez Gendron hier, avait-elle couiné, en rabattant les draps.

— Qui te dit que c'était bien lui ?

— J'l'ai vu comme j'te vois ! se justifia-t-elle avec fougue.

— Qu'est-ce que tu faisais sur le lot de Gendron ? l'avait interrogée son mari en se mettant au lit.

— J'revenais de chez Gertrude. À cause de la pluie qui s'annonçait, j'suis passée à travers champs. C'est là que j'ai vu Edmond qui coupaillait la clôture à Gendron. Trois minutes plus tard, le troupeau s'est élancé de mon bord.

— Dis-moé pas que t'as eu peur ? avait gloussé Aimé.

— J'aurais ben voulu te voir à ma place !

— Ta place, c'est dans la maison à t'occuper des enfants au lieu d'aller commérer chez ta sœur.

— J'étais pas là pour placoter ! Je… j'étais allée lui emprunter une tasse de sucre.

— Ça t'apprendra à passer par le chemin, comme tout le monde, l'avait-il narguée.

— Tu sauras que j'aime mieux avoir affaire à un troupeau débandé qu'à un homme en boisson, lui avait-elle rétorqué. Y a pas pire animal qu'un gars saoul. Tu…

Elle avait ravalé ses reproches, se rappelant qu'Aimé aurait encore pour un temps le dernier mot et elle s'était glissée sous les couvertures vêtue d'une chemise de nuit qui aurait refroidi le plus entreprenant des Gaulois.

* * *

Célina Chartier se présenta à la Maison de pension Gendron accompagnée de ses trois fils, par un après-midi du mois d'août.

— On m'a fait savoir que vous cherchiez des hommes pour le temps des récoltes. Mon garçon Réal et moi, on veut s'engager chez vous.

Le pionnier n'eut pas le temps de commenter qu'elle enchaîna :

— Pour votre information, j'suis veuve. Pis l'ouvrage, ça m'fait pas peur !

Après les funérailles de son mari, décédé dans un accident de travail à la Blackstone River, au Rhode Island, Célina avait rapatrié sa marmaille au pays, gardant un douloureux souvenir de son expérience dans une usine de coton et des séquelles aux yeux. La courageuse mère roulait sa bosse depuis six ans dans les fermes le long du Saint-Laurent, suant aux champs, cousant ou effectuant l'entretien de maison chez des familles aisées. Se contentant de peu et donnant beaucoup, elle avait toujours su débusquer le bonheur dans les replis des jours, malgré son handicap. Une rétinite rétrécissait son champ de vision, tant et si bien qu'elle ne voyait les objets et les gens que s'ils se tenaient devant elle, comme au bout d'un tunnel. Aujourd'hui, même si elle pouvait compter sur ses trois fils pour assurer la subsistance de la famille, elle ne baissait pas les bras et refusait d'être une charge pour eux. Visages ternes et cheveux sombres, maigres mais droits et fiers, ils la considéraient avec déférence.

La petite femme n'était pas jolie et clignait des yeux en permanence. Elle retroussa le menton pour fixer Xavier, dégageant une telle assurance que le pionnier ne put s'empêcher d'afficher un sourire désolé.

— Le fait est, madame Chartier, que j'viens tout juste d'engager quelqu'un. Y me manque plus qu'un seul ouvrier.

— Ça veut dire que vous pouvez quand même engager Réal. J'trouverai bien autre chose pour moi. Émilien a déjà sa place au moulin à scie.

Impressionné par son regard à la fois immobile et dense, Xavier lui proposa :

— Et si j'avais mieux qu'un travail au champ pour vous ?

***1870***

Les affaires vont bon train pour Xavier. Célestine, sa fille de maintenant quinze ans, le seconde dans son entreprise aux côtés d'Olivier, cet employé considéré comme un membre de la famille. Bientôt, une promesse de mariage unit les deux jeunes tourtereaux. Tout irait pour le mieux si des âmes viles ne jalousaient pas le bonheur d'autrui…

À la plus grande consternation de tous, un drame survient sur le lot de Xavier. On incrimine d'emblée le pionnier qui est arrêté et formellement accusé. Par ailleurs, la sécheresse de juillet puis le gel précoce qui détruit les récoltes en viennent à décourager les habitants de la région. Malgré les engagements du clergé, l'église n'est toujours pas construite dix ans après la fondation de la colonie et, comble de malheur, l'école doit suspendre ses activités.

Toutes ces conjonctures font le lit du recruteur d'une usine de la Nouvelle-Angleterre, qui recherche une main-d'œuvre docile et à bon marché. Le rêve collectif du charmant village de Notre-Dame-de-la-Rivière risque-t-il de s'écrouler ?

*Artiste peintre et passionnée d'histoire, Madeleine St-Georges publie ici le deuxième tome d'une émouvante série historique qui rend hommage, avec finesse et sensibilité, aux pionniers du Québec rural.*